

Du côté de ceux qui ne s'aiment pas

Nathalie Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, Paris, Gallimard, 1989, 216 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 32, numéro 2 (188), avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1990). Compte rendu de [Du côté de ceux qui ne s'aiment pas / Nathalie Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, Paris, Gallimard, 1989, 216 pages.] *Liberté*, 32(2), 110–113.

GAÉTAN BRULOTTE

DU CÔTÉ DE CEUX QUI NE S'AIMENT PAS

Nathalie Sarraute, Tu ne t'aimes pas, Paris, Gallimard, 1989, 216 pages.

Le titre *Tu ne t'aimes pas* indique déjà en lui-même, d'une façon relativement claire, le sujet du dernier roman de Nathalie Sarraute: l'amour de soi. À une époque où le narcissisme triomphe sur toutes les scènes de la vie, s'aimer soi-même est devenu un devoir. Un nouvel impératif social nous dit: «Il faut s'aimer, si l'on veut être heureux». Quand un tel diktat s'impose à toute une époque, il convient, tout particulièrement en littérature, de s'y arrêter et de l'interroger. Or s'aimer, qu'est-ce que cela veut dire et implique? C'est cette question que soulève *Tu ne t'aimes pas*.

S'aimer est un art qui relèverait sans doute de cet art de soi que Michel Foucault explorait vers la fin de sa vie. Pour Sarraute ce n'est pas un art facile. Comme il arrive souvent chez elle, l'étude de son thème repose ici sur une opposition: il y a ceux qui s'aiment et ceux qui ne s'aiment pas. Et bien sûr, la conscience narratrice, si irrepérable soit-elle ou se veuille-t-elle, se reconnaît aisément du côté de ceux qui ne s'aiment pas. Tout nous indique d'ailleurs ce choix dès les premières pages: l'expression «Tu ne t'aimes pas» y apparaît comme un reproche adressé à l'un de ces hypersensibles familiers du monde sarrautien et la

conscience narrative l'intériorise aussitôt en un ressassement préoccupant et cruel.

Réfléchir à l'art de s'aimer revient ici à le passer au ha-choir impitoyable de l'analyse. Quand on se fait dire «Tu ne t'aimes pas», on a peut-être envie de se demander ce qu'il faut faire pour s'aimer ou on cherche autour de soi un modèle à imiter et on croit le trouver tout près dans la personne même qui nous a fait le reproche. Comment se présente cette personne qui s'aime? Comment s'aime-t-elle? Comment se comporte-t-elle? Voici les observations de Sarraute. Elle est forte, pure, satisfaite, équilibrée, composée d'un ensemble de qualités, telles que la bonté ou le charme, sur lesquelles elle peut être tout naturellement diserte. Elle se propose aux autres comme un modèle parfait dont l'assurance confine à l'arrogance et frise l'insolence. Elle s'aime démesurément, avec «génie», avec «talent», autant de modalités qui démontent ironiquement l'art de s'aimer. En tant que modèle, elle est distante: elle maintient les autres à l'extérieur d'un cercle qu'elle trace autour d'elle. Elle se protège. Elle a aussi réglé tous ses problèmes d'identité. Stable, fixée pour toujours dans une image d'elle-même, elle sait une fois pour toutes ce qu'elle est. Elle fait partie du monde de l'adhérence à soi et de la tautologie fermée: je suis comme je suis, je suis ce que je suis. Un tel être qui s'aime pourrait ne déranger personne, mais dans l'univers sarrautien, par le simple fait d'exister, ce modèle s'érige en reproche pour tous ceux qui ne s'aiment pas et soulève tous les problèmes que l'œuvre de Sarraute a explorés en abondance: l'insécurité de l'être face aux autres et son extrême vulnérabilité dans les relations avec autrui; la haine des modèles à suivre, de la fixité, de la fermeture; l'artificialité des masques et l'horreur de l'inauthentique; le caractère profondément indéfinissable de l'identité et l'impossible unité; le doute comme gage de conscience alerte.

Devant cet être qui s'aime, il y a donc tous ceux qui ne s'aiment pas, du moins pas autant ou pas de la même

façon. Il y a tous ceux qui doutent. Ce sont eux qui vont s'évertuer à enlever son bonnet au modèle et à en montrer les failles. Avec tantôt la méchanceté des faibles, tantôt la cruauté de ceux qui veulent savoir, tantôt l'innocence d'écoliers qui s'amuse dans la cour de récréation de la vie, ils vont connaître ce plaisir sadique typiquement sarrauteien de voir le fort se fragiliser, l'arrogant devenir pitoyable, le pur s'encanailler, l'équilibré se déséquilibrer, l'authentique percer à travers l'inauthentique, le doute se réinstaller au cœur des plus durs. Sous leurs assauts, celui qui s'aime, un et unique, en arrive à se scinder en deux, le je et le moi, et à montrer une facette qui se cachait derrière un écran d'artifices, une collection d'attitudes.

Résultat: l'effondrement des modèles met à jour la similitude foncière des êtres et leur analogue complexité: l'autre est tout compte fait comme moi, avec ses points forts et ses points faibles; entre lui et moi, aucune hiérarchie ne se justifie. L'art de s'aimer n'est pas simple lui non plus et même lorsqu'il est apparemment réussi, il n'est pas sûr, ni ne peut régler à lui seul tous les problèmes de l'existence. L'art de soi implique la recherche, le tâtonnement, la remise en question continuelle. Et dans ce contexte, un certain art de s'aimer ne peut être que parcellaire et doit être salutairement combiné avec un certain art de douter de soi. Il va donc sans dire que Sarraute aborde ici un problème fondamental: à travers un examen serré de l'art de s'aimer, elle se livre à une critique de l'injonction sociale actuelle qui l'accompagne, en même temps qu'elle s'interroge sur les moyens que nous choisissons généralement dans la quête de l'amour et du bonheur. Quels sont donc les meilleurs moyens pour atteindre cet objectif? Cette quête, qui mobilise tant de nos énergies, n'est-elle pas finalement illusoire? Comment s'y retrouver quand on regarde dans l'immensité déroutante du soi?

Ce n'est certes pas chez Sarraute qu'il faut chercher des réponses. En revanche, des questionnements, nous en

lisons à chaque ligne. Et à chaque ligne, nous reconnaissons sa façon habituelle, méticuleuse, de repérer le désordre intérieur des êtres et d'y fouiller pour débusquer de nouvelles questions désarmantes. Au problème de l'existence, il n'y a pas une solution ou des solutions; on ne peut que proposer des points de vue multiples et relatifs.

Pour bien montrer ce foisonnement des points de vue, Sarraute a choisi de donner à son roman une forme polyphonique. Le texte est constitué d'un ensemble de fragments courts séparés les uns des autres par un tiret. Ces fragments ont l'apparence d'un dialogue à plusieurs, mais en réalité ils n'ont rien d'une conversation: ils offrent, à propos des divers aspects de l'art de s'aimer, des tropismes à l'état cru, et des aperçus contradictoires ou complémentaires, sous le mode de pensées brèves, de bribes de paroles ou de mini-scènes.